

ambitious articles that cast wide nets: it is one of the few encyclopaedic resources the classicist has to find extensive and good information on topics that seem a bit off the beaten track: mouse, milk, mule, menstruation, or moly do not receive any extensive treatment in well-known classical encyclopedia, such as *Der Neue Pauly*, if they are present at all. In making such choices, the *RAC* has carved out a distinct and important place for itself within the field of classical and patristic studies. The Dölger Institute should be congratulated for its continued commitment to this important venture.

Peter VAN NUFFELEN

Bernard POUDERON (Dir.), *Histoire de la littérature grecque chrétienne*. Tome II. *De Paul Apôtre à Irénée de Lyon*. Sous la responsabilité de B.P. et Enrico NORELLI. Paris, Le Cerf, 2013. 1 vol. 13,5 x 21,5 cm, 1012 p. (INITIATIONS AUX PÈRES DE L'ÉGLISE). Prix : 70 €. ISBN 978-2-204-08229-7.

On attendait avec quelque impatience la parution du tome II de l'*Histoire de la littérature grecque chrétienne* de B. Pouderon et E. Norelli. L'introduction au tome I voir ici même 78, 2009, p. 347-349 semblait promettre une sortie imminente. Si l'on tient compte des dimensions de l'ouvrage, qui correspond au t. I et à une partie du t. II de Puech, et de la diversité des collaborations mises en œuvre, on saluera plutôt la rapidité et la haute qualité de l'exécution. À travers huit parties, le volume conduit des origines du christianisme avec la constitution de l'Église jusqu'à « l'invention de la théologie », c'est-à-dire Irénée de Lyon. Il renferme une magistrale conclusion d'E. Norelli sur « la formation du canon du Nouveau Testament », qui commence, logiquement, par s'interroger sur les modalités de la communication durant les premières décennies de l'histoire chrétienne. Au point de vue historique, l'emplacement réservé à ces pages est normal, plus judicieusement choisi que dans le vieux volume de Puech, où elles viennent à la fin du premier tome consacré au Nouveau Testament. Conditionné par les tribulations qu'a traversées l'Église, le tri des textes à privilégier résulte d'une lente évolution qui a pris plus d'un siècle. À rebours, la genèse de la littérature grecque chrétienne est à mettre en rapport avec les mouvements qui animèrent les premiers groupes de dévots se réunissant au nom du Christ. Due à la plume inspirée de X. Levieils, l'introduction décrit sommairement ce que l'on sait des nazoréens, des hellénistes, du courant paulinien, des communautés johanniques, des courants judéo-chrétiens, du marcionisme et du gnosticisme. L'étude des « héritages juifs » formant la première partie se scinde en deux chapitres de dimensions inégales qui portent sur la réception de la Septante (G. Dorival) et les « héritages juifs dans la première littérature chrétienne » (M. Alexandre). Dans le premier chapitre, on pointera un utile paragraphe sur les instruments de travail (p. 62-67). Dans la partie incombant à M. Alexandre (p. 91-261) figurait nécessairement toute la littérature judéo-hellénistique, Philon et Flavius Josèphe, naturellement, mais aussi, par exemple, l'*Exagôgè* d'Ézéchiel le Tragique (à la bibliographie de la p. 118, on ajoutera B. Snell, *Szenen aus griechischen Dramen*, Berlin, 1971, p. 170-193). La tâche était délicate entre toutes, car dans l'apologétique, il s'agissait de faire la part de l'héritage juif et de l'innovation chrétienne. La deuxième partie, que se partagent quatre auteurs, porte sur « les écrits fondateurs du christianisme ». Nécessairement

devaient ressortir trois sections, les lettres de Paul et la tradition paulinienne (R. Penna), les Évangiles synoptiques et les Actes des Apôtres (M. Quesnel) et la littérature johannique (J. Zumstein). Toutefois, on ne pouvait oublier qu'avant les premiers textes écrits (les lettres de Paul les plus anciennes datent du début des années 50) d'autres témoins de la foi, hymnes ou confessions de foi, et le kérygme, avaient joué un rôle formateur considérable : M. Gourgues s'est chargé de présenter « les formes pré-littéraires ou l'Évangile avant l'Écriture ». On le voit, ni l'*Apocalypse* (prêtée à Jean), ni les épîtres dites catholiques de Jacques, Jude et Pierre ne sont abordées ici. En fait, elles le sont dans la troisième partie, distribuée entre six auteurs : « prolongements et diversifications des premiers écrits chrétiens : les écrits sur Jésus et ses disciples ». L'*Apocalypse* avait sa place toute désignée dans le chapitre consacré aux « premières Apocalypses chrétiennes » (T. Nicklas), et les épîtres catholiques dans celui des traités pseudo-épistolaires, qui contient aussi des pages sur l'« Épître de Barnabé » (S.C. Mimouni et Ph. Bobichon). On y découvrira aussi avec un vif intérêt de riches chapitres sur les évangiles dits apocryphes ; ils se divisent de la manière suivante, fragments évangéliques judéo-chrétiens (S.C. Mimouni), évangiles dits apocryphes non judéo-chrétiens (T. Nicklas) et premiers évangiles de l'enfance (T. Nicklas et R. Beyers), sur les Actes des Apôtres (J.-M. Prieur) et les dialogues de révélation, autant de documents exhumés à Nag Hammadi ou connus seulement dans diverses langues orientales (J.-D. Dubois). Le titre « Discipline ecclésiastique et pastorale : vers des écritures normatives » (quatrième partie) regroupe une série de chapitres d'allure assez disparate à première vue : les ouvrages de discipline ecclésiastique et de morale, soit la *Didachè* et les « Sentences de Sextus » (W. Rordorf et B. Pouderon), les « lettres d'églises et d'évêques » (E. Valeriani), les « premières homélies chrétiennes », notamment Mélyton de Sardes (J. Reynard), les problèmes de tradition et d'autorité, et enfin les oracles montanistes (tous deux de la plume de Maria Cristina Pennacchio). La cinquième partie amène le lecteur « aux sources de la poésie et de l'hagiographie chrétiennes » : « la première poésie chrétienne : I^{er}-III^e siècle », dont la forme n'a rien de commun avec la poésie classique (T. Nicklas), les « Oracles sibyllins » (J.-M. Roessli) et « la plus ancienne littérature martyriale » (Ph. Bobichon). Déjà auteur d'un important volume sur *Les apologistes grecs du II^e siècle* voir ici même 76, 2007, p. 359-361, B. Pouderon s'est chargé des « écrits apologétiques » (sixième partie). De l'apologétique à l'exposé en forme, il n'y a pas loin. La pratique du second genre devint une nécessité absolue quand les premières hérésies eurent vu le jour. Autant décrire la genèse de l'hérésiologie, qu'a pour ainsi dire créée Irénée de Lyon. « L'essor de la théologie ; premières hérésies » fait l'objet d'une septième partie formant trois chapitres : « la redécouverte des gnostiques antiques » (J.-D. Dubois) ; « Marcion » (E. Norelli) et « naissance de la littérature anti-hérétique » (J.-D. Dubois). Aboutissement du second tome de l'entreprise, Irénée de Lyon, méritait à lui seul une partie, la huitième, consacrée à « l'invention de la théologie ». Elle se compose de deux chapitres, l'un au caractère assez général (Y.-M. Blanchard, « le théologien et son œuvre »), l'autre d'une visée plus technique (J. Leal, « le texte d'Irénée, ses sources, son vocabulaire »). Le nombre des œuvres passées ici en revue passe l'imagination. Même attestée sous la forme d'un titre ou d'un maigre fragment, chacune d'entre elles bénéficie d'une notice signalétique détaillée, munie de la bibliographie la plus récente. Le lecteur sera aidé par un « Index

des auteurs et des œuvres cités » qui, on le regrettera, n'a aucune prétention à l'exhaustivité. Heureusement, la table des matières est extrêmement précise. Les pages de J.-D. Dubois sur le gnosticisme, qui caractérisent fort bien les mouvements valentiniens, basilidiens et séthiens notamment, seront une révélation pour beaucoup. Mais on n'aurait aucune peine à monter en épingle d'autres chapitres tout aussi bien venus. Bref, voici un livre appelé à rendre les plus distingués services. Il a, au premier rang, sa place dans la bibliothèque de quiconque s'intéresse à la littérature chrétienne. Puissent les éditeurs trouver la force et le courage de donner bientôt au public un tome III d'aussi bonne cuvée !

Jacques SCHAMP

Simon C. MIMOUNI et Bernard POUDERON (Dir.), *La croisée des chemins revisitée. Quand l'« Église » et la « Synagogue » se sont-elles distinguées ?* Actes du colloque de Tours 18-19 juin 2010. Paris, Le Cerf, 2012. 1 vol. 14,5 x 23,5 cm, 388 p. (PATRIMOINES. JUDAÏSME ANTIQUE). Prix : 30 €. ISBN 978-2-204-09842-7.

En 70 de notre ère, la destruction du second Temple provoqua le déclin irrémédiable voire l'élimination des sadducéens, esséniens et zélotes, et favorisa l'essor des pharisiens, mais aussi celui de leurs adversaires chrétiens qui se réclamaient au contraire du pouvoir des prêtres. Le *verus Israel* et son héritage seraient désormais revendiqués par des chrétiens adoreurs du Messie et des juifs attachés à la *Torah*, sous la houlette de leurs rabbins. Longtemps dominante, cette représentation schématique n'est pas, comme le montre Simon C. Mimouni, à l'abri de la critique. Le présent recueil fournit la démonstration sous la forme de quinze contributions. On a fait observer, par exemple, que les groupes étaient sensiblement plus mélangés qu'on ne l'a cru, comme l'atteste par exemple la disposition des tombes ou l'emploi des édifices de culte (A. Destro-M. Pesce, *From Jesus Movement to Christianity. A Model for the Interpretation. Cohabitation and Separation of Jews and Christianity*). Trois articles roulent sur l'Évangile de Matthieu, issu d'un groupe de judéo-chrétiens qui devaient logiquement mettre en œuvre une surenchère face à des rivaux comme les pharisiens (D. Marguerat, *L'Évangile de Matthieu et le judaïsme : un conflit de frères ennemis* ; E. Lupieri, *What Parting of Which Ways ? The Gospel of Matthew as a Study Case*, et E. Cuvillier, *Le paradigme du déplacement dans le processus de séparation entre l'évangile de Matthieu et le judaïsme du I^{er} siècle*). Même si les autorités romaines distinguaient soigneusement juifs et chrétiens, les intéressés eux-mêmes, au contraire, sans compter les gnostiques, restaient conscients de la parenté qui les unissait, ainsi que le rappelle B. Pouderon (*Judaïsme et hérésie : étude sur les thèmes de l'exclusion chez les écrivains chrétiens du I^{er} siècle*). Selon D. Boyarin (*Once again Birkat Hammimim Revisited*), la malédiction lancée dans les synagogues palestiniennes contre les chrétiens, tenus pour hérétiques, ne remonte pas aussi loin qu'on l'a dit, par exemple au I^{er} s., mais est pratiquement inexistante avant le III^e s. Au demeurant, des stéréotypes antijuifs se glissent dans les traditions relatives à la Passion, en particulier à la fin de l'Antiquité (P. Piovanelli, *De l'usage polémique des récits de la Passion, ou Là où les chemins qui auraient dû se séparer ont fini par se superposer*). Suivant J. Costa (*Le marqueur identitaire de la circoncision chez les rabbins de l'Antiquité*), certains juifs, notamment les juifs hellénisés, voyaient dans la